

Ainsi les interférences ethniques, qui ont produit cet extraordinaire mélange de nations, donc une extrême difficulté de tracer des frontières précises entre les peuples, nous font retrouver des représentants de la même nation depuis la Grèce jusqu'aux ports de l'embouchure du Danube, depuis la Bulgarie jusqu'au Bugeac, depuis le Maramureş jusqu'au Pinde. Ce mélange de races a formé un monde à part, aux traits communs, faisant abstraction des différences de nationalité : il existe une mentalité balkanique commune, certaines formes qui ont des traits identiques même dans des langages fort différents. Cela est certainement dû à la vie en commun plus que millénaire, et au substratum thraco-illyrien, mélangé ensuite aux éléments romains, substratum qui s'est maintenu non seulement chez les Roumains et les Albanais, mais qui est un élément composant du sang des Bulgares, des Serbes et même des Turcs. Il n'en est pas moins vrai que toutes les nations de cet espace ont aussi du sang sud-slave.

Voilà seulement quelques traits généraux de l'espace balkanique, auxquels on pourrait certainement ajouter beaucoup d'autres (je me réfère, par exemple, à cette parfaite unité économique, résultant du fait que les produits des différentes régions se complètent, ou à sa situation géographique qui constitue un pont vers l'Asie Mineure, etc.). On ne voit pas aussi clairement les traits communs que l'espace sud-est européen pourrait opposer à l'incontestable unité balkanique. De plus, l'orientation vers l'Occident dans laquelle Mr. V. voit un affaiblissement des caractères balkaniques, peut être considérée d'une manière plus juste encore, comme une évolution vers un sens plus élevé de la notion de balkanique, qui a longtemps gardé un caractère péjoratif. Ce n'est cependant pas dans cette note mineure que nous devons trouver le maintien d'une unité aussi organiquement illustrée dans tous les domaines.

On pourrait encore élever quelques objections à l'idée de la décadence de l'église orthodoxe. Il est vrai que l'auteur se réfère surtout aux formes de manifestation extérieure (qui l'ont fait probablement penser à ce que représentait jadis Constantinople, qui, avec Rome, dominait la chrétienté) ; mais l'église orthodoxe doit être considérée en ce qui constitue sa caractéristique même, c'est-à-dire la complète liberté de manifestation et l'autonomie des différentes églises nationales. Cela explique certainement jusqu'à un certain point le manque d'énergie qu'on lui reproche en ce qui concerne les missions, ainsi que le maintien de certaines formes locales, ce qui n'en altère cependant pas le fond. Nous ne devons pas oublier non plus que l'église orthodoxe constitue encore un trait d'unité de l'espace balkanique.

Nous croyons donc, contrairement à l'auteur de cet article que l'espace balkanique représente non seulement une unité d'un caractère spécifique, dans le cadre européen, mais plutôt un vrai creuset dans lequel se sont fondues pendant près de mille ans, les tendances extrêmes qui séparaient les peuples de ce secteur, effaçant leurs aspérités premières et rendant ainsi possibles à l'avenir des relations et une collaboration des plus étroites.

Victor Tufescu

ANDRÉ RONAI, *Tableau ethnique du bassin des Carpathes*, avec une carte hors texte ; pp. 193—216 de la *Revue d'histoire comparée. Etudes hongroises*, XXI-e année, 1943. Nouvelle série ; tome I-er, n-os 1—2 ; Paris, Les Presses universitaires de France.

Quelques observations, tout d'abord, sur le titre de cet article. Pourquoi

„le bassin des Carpathes” ? La géographie la plus élémentaire, comme la plus savante, connaît des bassins fluviatiles auxquels on a donné tout naturellement le nom du cours d'eau collecteur. On a ainsi le bassin du Danube, celui du Rhin, celui de l'Elbe, ceux de l'Olt et de la Theiss... Il y a, en outre, des bassins maritimes, territoires dont les eaux douces se perdent dans la même mer : le bassin de la Mer Noire, celui de l'Adriatique, celui de la Baltique... Mais parler d'un bassin des Carpathes, comme des bassins des Alpes, des Pyrénées, du Himalaya, lorsqu'à l'intérieur de ces montagnes il y a plus d'un bassin fluviatile, c'est rapprocher des termes qui s'opposent, c'est jeter un défi aux notions géographiques les plus élémentaires, c'est faire preuve d'une ignorance qui étonnerait même chez les illettrés slovaques, ruthènes et roumains sur lesquels s'étend si complaisamment M. Ronai. L'auteur s'accommode pourtant de cette bévue géographique impardonnable à un profane.

Si, de ces considérations générales, nous passons maintenant à la région envisagée par M. R., nous nous demandons de quel droit l'auteur confisque-t-il le nom des Carpathes pour en affubler le bassin du Moyen-Danube, la région, autrement dit, de l'intérieur de cet arc montagneux ? Et les rivières carpathiques des versants septentrional, oriental et méridional ? À quel bassin les rattache-t-il aux termes de sa conception si originale ? Est-ce que ces bassins extérieurs ne l'intéressent pas ? Font-ils donc partie d'un monde différent ? Un usage si arbitraire de certains termes consacrés est loin d'être scientifique.

Force nous est d'admettre que M. R., fourvoyé dans un domaine dont il ne maîtrise pas suffisamment le vocabulaire, confond un bassin fluviatile avec une dépression du sol. En effet, ce qu'il entend par „Bassin des Carpathes”, c'est la Pannonie, cité naturelle entourée de montagnes. N'y voir que les Carpathes, n'en est pas moins un abus flagrant, car pourquoi appeler „carpathique” la dépression du Danube moyen, dont les Carpathes ne bornent qu'un seul côté, c'est à dire la moitié nord-orientale ? Au sud et à l'ouest, le cadre est complété, on le sait, par les Alpes, les Dinariques et les collines qui les prolongent. Un enfant des petites classes en remonterait à M. R., car lui, le gamin, n'ignore pas où habitent les Serbes septentrionaux et les Croates, placés par l'auteur de l'article au sud du bassin des Carpathes ! (p. 205).

Les hardiesses du géographe hongrois l'exposent à trop de risques pour qu'on ne se pose pas la question de l'intérêt qu'il a de claironner son „bassin carpathique”, expression déjà employée dans un article antérieur du même auteur¹. Le mot de l'énigme le voici : *la campagne politique menée par Budapest use de toutes les armes, y compris celle des publications soi-disant scientifiques ; la stratégie de cette action effrénée exige de répéter jusqu'à l'obsession que l'unité naturelle du Danube moyen est assurée surtout par les Carpathes*. Le but suprême de cette propagande c'est la maîtrise de cette chaîne dans toute sa longueur, de l'embouchure de la Leitha aux Portes de Fer. La formule „bassin des Carpathes” a l'avantage d'être claire en apparence et à la portée de tout le monde ; on peut lui faire dire exactement ce que veulent les Hongrois ; il importe peu à leurs yeux qu'elle soit simpliste, artificielle et brouillée avec les

¹. A. Ronai, *Le problème des nationalités dans le bassin des Carpathes*. Société hongroise de géographie : *Bulletin international de la Société hongroise de géographie*, LXVII, 2, 1939 ; en voir aussi le compte rendu dans *Buletinul Societății Regale Române de geografie*, LIX, 1940.

enseignements les plus élémentaires de la géographie. Combien de graves lecteurs d'une revue historique seront-ils à même de se rendre compte du ridicule étalé dès le titre d'un article d'information succincte ? En saisiraient-ils le non-sens que la richesse et l'intérêt du contenu leur feraient fermer les yeux sur une erreur si manifeste.

Examinons à présent le corps de l'article. Un résumé fidèle de la thèse de M. R. est ici de mise. Le bassin des Carpathes (lisez le bassin central du Danube) constitue, nous dit l'auteur, une admirable unité géographique, une vraie citadelle bâtie par la nature qui a pris soin de la ceindre d'une forte muraille rocheuse. Dans cette région merveilleuse, l'élément ethnique qui détient la majorité c'est l'élément magyar (11 ou 12 millions). Cette population est aussi la plus dense — plus de 100 habitants par km² —, la plus évoluée, la mieux douée pour les réalisations politiques, comme pour l'élaboration d'une culture supérieure, la plus apte, enfin, à instaurer une administration énergique dans ces parages. La position centrale qu'elle occupe, au carrefour principal des routes qui traversent la plaine hongroise, la destine à une mission de commandement. À la périphérie de ce bassin des Carpathes (bassin central du Danube, rectifions-nous encore une fois), il y a les montagnes, région morcelée par conséquent et dont les nombreux compartiments entravent sérieusement la circulation. Cette bande marginale est habitée par des populations mêlées, à densité faible, inférieures comme civilisation (50 % d'illettrés et même davantage), peu capables de se hausser à un état économique florissant et dépourvues d'unité de race et de confession en même temps que de cohésion sociale. Il s'agit, bref, de peuplades arriérées, pas encore mûres pour l'indépendance. Aux plus avancées d'entre elles, aux Croates par exemple, on pourrait accorder une certaine autonomie politique. Les Allemands, auxquels on ne conteste pas le rôle civilisateur, forment dans ce bassin des groupes trop éparpillés pour pouvoir constituer un état. La conclusion qui se dégage de ces faits est bien simple : qu'on refasse l'unité politique de l'état magyar effondré en 1918 ; qu'on lui assigne comme frontières les limites du bassin des Carpathes, c'est-à-dire du bassin central du Danube, nom que lui donnaient naguère, dans leurs recherches géographiques, les devanciers de M. R., gens plus savants et moins partiaux que lui.

Les idées de cet exposé sont données par l'auteur pour autant d'axiomes. À regarder les choses de plus près, elles risquent fort de ne plus paraître des vérités si évidentes par elles-mêmes. La mauvaise foi de l'auteur se révèle d'abord dans l'insistance qu'il met à faire ressortir les prétendues infériorités des peuples danubiens autres que le sien. C'est par eux qu'il commence. Il s'occupe tour à tour de chacun de ces éléments ethniques, présentés au lecteur dans l'ordre de leur importance numérique : les Roumains d'abord, puis les Slovaques, les Allemands, les Croates, les Serbes, les Ruthènes et les Juifs ; les derniers venus, qui sont aussi les mieux doués en tout — nous avons nommé le peuple élu des Magyars — sont laissés pour la fin. L'exposé indique les caractères géographiques de l'habitat de ces peuples, leurs chiffres entre 1910 et 1941, leur homogénéité sociale et économique — et surtout, s'il y a lieu, leur absence d'homogénéité dans ces domaines — puis leur état économique et leur degré de civilisation, avec une insistance particulière sur les fameux illettrés des autres nationalités.

Aucun de ces peuples — les Hongrois mis à part — n'est considéré plus attentivement par l'auteur que les Roumains. Mais tandis qu'il accorde exclu-

sivement aux premiers des qualités superlatives, il accable les seconds sous un flot épais d'inexactitudes flagrantes mêlées à des qualificatifs peu flatteurs. Des accusations caduques, périmées et dont la superficialité ou la naïveté ont été démontrées depuis longtemps, sont rééditées complaisamment par M.R. et répétées par lui avec l'obsession d'un refrain, le tout dans l'espoir qu'elles trouveront des oreilles crédules et des intelligences sans défense pour les colporter. De ce point de vue, nous sommes obligés de reconnaître que M.R. a raison : les naïfs ne manquent pas et ils ne manqueront jamais. L'auteur le sait parfaitement et les agents de propagande, ses compatriotes, aussi bien que les étrangers payés grassement des deniers de son pays pour faire le même métier, ne l'ignorent pas non plus. C'est là un des phénomènes les plus caractéristiques de notre temps. La propagande intéressée ne craint pas les ripostes documentées, comme elle ne craint pas le ridicule de ses fables ou l'incongruité de ses affirmations. Comment voudrait-on qu'elle reculât devant l'énormité des dépenses exigées par la diffusion de ses faux ?

Prêtons lui une main secourable et répandons à notre tour quelques-unes des informations que les écrivains magyars — tous les écrivains politiques de cette nation et non seulement M.R. — répètent inlassablement sur le compte du pays et du peuple roumains, comme un leit-motif familial.

1. Les Carpathes seraient, selon ces auteurs, des montagnes très élevées, difficilement franchissables et presque inhabitées (p. 198 de l'article de R.) Leurs hauteurs forment ainsi une muraille chinoise entre les Roumains de Transylvanie et ceux du Vieux-Royaume. Quelque chose de plus : la présence des Szeklers et celle des Saxons à l'intérieur de l'arc carpathique interrompt réellement, à l'instar d'un gigantesque fossé, la continuité de la masse roumaine. On oublie seulement que la légende des montagnes qui séparent les fils d'un même peuple a fait son temps. Combien y a-t-il encore de gens raisonnables qui y croient ? Même s'il y en a quelques-uns ailleurs qu'en Hongrie, ils rougiraient d'en faire état avec l'arrière-pensée de M.R. Les Alpes et les Apennins, plus hautes que les Carpathes pourtant, ne séparent ni les Allemands ni les Italiens, de même que les Dinariques et les Balkans ne coupent pas en deux tronçons les Croates, les Serbes et les Bulgares. Il n'y a que les pauvres Carpathes qui se voient obligés de séparer les Roumains, car tel est le bon plaisir de Budapest. Peu importe à M.R. qu'il y ait des établissements humains, par grappes, blottis au fond des hautes vallées ou accrochés aux cols les plus élevés, comme à Tihuța, à Ghimeș ou à Bran ; que ces villages ménagent d'admirables passages d'un versant à l'autre des Carpathes orientales et même des Alpes de Transylvanie, comme le prouvent, entre autres, la carte des établissements ruraux de Roumanie, publiée dans les „Comptes rendus du congrès international de géographie“, réuni à Paris en 1931 ; que les pâturages carpathiques aient, de tout temps, été tondus par les troupeaux des bergers roumains qui les ont explorés dans tous les sens, et continuent toujours à les explorer en été, comme ils fouillent en hiver la steppe des plaines environnantes ; que ces passages faciles et continus aient créé de nombreux villages-doublés au pied des deux versants des Carpathes¹ ; que, surtout, la langue parlée par ces Roumains, leurs

¹ En voir la carte chez Mara Pop, *Ungureni* (les Roumains de Transylvanie immigrés en Valachie), dans *Bul. Soc. Regale Române de Geografie*, LXI, 1942 ; tout cet article, aussi bien que les autres cartes qui l'accompagnent, appuyent de documents sûrs l'assertion que nous venons de faire.

maisons, leurs ménages, leurs costumes, leurs traditions soient les mêmes ou tout au moins étroitement apparentés, sur tout le territoire carpathique, de la Theiss au Dniester et du Maramureș au Danube ! À quoi bon invoquer devant M. R. toutes ces réalités ? Il se garderait bien d'en tenir compte car elles gêneraient trop l'exposé de sa thèse chérie. Il n'est pas impossible qu'elles lui soient connues, mais il serait trop imprudent d'en faire part aussi aux lecteurs de la grande et respectable „Revue d'histoire comparée". Seulement, le procédé n'est pas du tout honnête de la part d'un „clerc" comme M.R. Voilà pourquoi considérons-nous qu'il est de notre devoir d'écarter le lourd rideau de ces contre-vérités, à la fois obsédantes pour nos voisins et obsédées par les réalités vengeresses — et d'opposer à l'image simpliste d'une frontière sur les Carpathes l'unité harmonieuse du pays carpathique roumain formé de zones concentriques de relief, rangées autour du plateau transylvain et fermées par les plaines et les plateaux périphériques que limitent la Theiss, le Danube et la Mer Noire. C'est à cette construction en ovale, ouverte sur trois mondes en conflit presque endémique, que se superpose le bloc ethnique roumain. *Les limites de cette grande région naturelle du côté du bassin central du Danube, limites à la fois physiques, ethniques et économiques, ce ne sont ni les Carpathes orientales, ni les Alpes transylvaines, ni même les monts Apuseni à l'ouest, mais bien les vastes marais de la Theiss, naguère encore très faiblement peuplés.* Le lecteur impartial qui prendrait la peine de regarder une carte physique un peu détaillée à côté d'une carte ethnographique, même sommaire, se convaincrait aisément de cette réalité que M. R. et ses compatriotes mettent tant de soins à escamoter. Nous ne demandons pas, nous, à être crus sur parole, mais à être contrôlés.

2. Après avoir souligné l'absence d'unité du pays carpathique roumain en contraste avec l'unité géographique octroyée par le bon Dieu au bassin des Carpathes (entendez encore une fois au bassin central du Danube) à l'exclusion de tous les autres, M. R. renseigne ses lecteurs sur la densité de la population roumaine de Transylvanie qu'il qualifie de faible : pas même 50 habitants par km² ! Faible ou non, il est naturel qu'il en soit ainsi, car la Transylvanie, pays au pourtour montagneux et plateau couvert de collines, est caractérisé par un climat rude et un sol médiocrement fertile. Les terres les plus riches ont été accordées aux colons à privilèges, Saxons et, plus tard, Hongrois. Est-ce que M. R. pense sérieusement qu'une région montagneuse ou un plateau à hautes collines, au climat rigoureux et aux ressources agricoles modestes, puisse atteindre aux densités de population des plaines fertiles comme la steppe hongroise à laquelle il compare constamment la Transylvanie ? La chose est impossible non seulement dans les Carpathes, mais encore dans les Alpes et dans les Pyrénées ou dans n'importe quels autres massifs du monde. S'il s'agit là d'une loi démographique, pourquoi l'auteur insinue-t-il que seuls les territoires occupés par les Roumains dans la haute montagne et dans la région des grandes collines sont insuffisamment peuplés à cause de... l'infériorité de cette nation ? Mais, après tout, l'affirmation est-elle fondée ? Constate-t-on une densité faible partout en Transylvanie où il y a des Roumains ? Il s'en faut de beaucoup ! La généralisation hâtive de M.R. est au moins superficielle. Qu'il daigne jeter les yeux sur une bonne carte des groupements humains dans le pays en question — nous lui recommandons celle du professeur Tibère Morariu,

beau travail tout récent¹, et nous espérons que M.R. la recommandera à son tour à ses lecteurs — qu'il s'y reporte donc et il verra que dans les espaces les plus hospitaliers (dépressions à l'intérieur des chaînes parallèles ou larges vallées fertiles), les Roumains accusent une densité égale à celle des Saxons, des Hongrois et des Szeklers. M. R. aurait pu faire preuve, au moins sur ce point, d'une information plus consciencieuse pour ne pas avoir à rougir devant ses lecteurs, trop confiants dans sa valeur et son honnêteté. Il est vrai que ces concepts ont aujourd'hui, chez nos voisins de l'ouest, une échelle différente de celle qui a cours ailleurs.

3. Une autre affirmation gratuite du géographe hongrois concerne la prétendue incapacité des Roumains de créer des formes élevées de culture ou de développer une activité sociale et économique également supérieure. La thèse favorite de la propagande magyare, qui place à partir des XII-e et XIII-e siècles l'arrivée des bergers roumains en Transylvanie, ne mérite pas ici une réponse spéciale. De même, nous ne relevons qu'en passant le procédé de la majoration du nombre réel des Hongrois au XVIII-e siècle, c'est-à-dire à une époque où l'on a fait le premier recensement précis de population. Il n'est pas nécessaire de combattre dans le cadre de ce compte rendu ces soi-disant axiomes de la propagande magyare. On y a copieusement répondu ailleurs² et les compétences de bonne foi trouveront dans ces réponses assez de faits pour voir à quoi se réduisent ces „dogmes" intéressés. Il y en a un encore qu'on répète avec un parti-pris fatigant et que nous nous abstiendrons pareillement de discuter : c'est l'assertion surprenante que des aborigènes comme les Roumains ont oublié les occupations supérieures de leurs ancêtres pour ne s'adonner qu'à la vie pastorale, frappée bien gratuitement par la „science" hongroise du stigmate de primitivisme et d'infériorité ; on nous rassasse, cependant, que les Magyars, nomades des steppes orientales, ont vertigineusement évolué vers les formes de la civilisation la plus raffinée sans qu'ils doivent quoi que ce soit à des autochtones comme les Slaves et les Roumains. De ce fatras d'insanités, nous ne releverons que l'insistance avec laquelle M.R. parle de l'incapacité des Roumains, des Slovaques et des Ruthènes en matière de création et de développement de villes. L'accusation est sans doute exagérée, mais pour la retourner contre ceux qui l'ont formulée, il suffit de rappeler le fait parfaitement vérifiable que jusque très tard au XIX-e siècle, les Roumains, nation opprimée, ont été systématiquement écartés de la vie urbaine transylvaine, exclusion pratiquée souvent sous la menace de la mort. Dans ces conditions M.R. a vraiment beau jeu de s'étonner que des communautés nationales privilégiées jadis (Allemands, Hongrois, Szeklers) possèdent depuis très longtemps des écoles de commerce et de métiers et que leurs membres soient les maîtres des cités transylvaines ! A-t-il la conscience bien nette lorsqu'il s'étonne de notre impuissance à roumaniser ces villes dans l'espace de vingt ans (1919—1940) ? Si on y était allé à la besogne par les moyens draconiens que certains „européens" à la main délicate ont employé et emploient toujours dans le but de magyariser la

¹ Tiberiu Morariu, *Entwicklung der Bevölkerungsdichtigkeit Siebenbürgens während der Jahre 1840—1930*, Bucarest 1940.

² La plus complète ainsi que la plus documentée de ces réponses est le volume *Siebenbürgen*, publié par L'Institut d'histoire nationale de Bucarest (2 vol. in-4^o de 794 pp)., Bucarest 1943.

Transylvanie septentrionale, il y a longtemps que la mieux outillée et la plus tenace des propagandes aurait rempli le monde entier de ses cris et de ses protestations. M.R. est vraiment ingrat : plutôt que de critiquer le „peu de goût” des Roumains pour la vie urbaine, il eût été plus juste de les remercier de leur libéralisme.

4. Le dernier chef d'accusation de M.R. contre les Roumains c'est leur absence de cohésion, conséquence naturelle de leur peu d'homogénéité. Oui, du point de vue confessionnel, ils se divisent, il est vrai, en orthodoxes et uniates. Et après ? L'auteur n'ignore sans doute point dans quelles circonstances et au moyen de quels appâts une minorité roumaine de Transylvanie a accepté en 1700 l'union avec Rome. Ce schisme est donc récent et il n'entame nullement le bloc moral des Roumains. Les Allemands évangéliques et catholiques et les Hongrois eux-mêmes, catholiques, calvinistes et réformés, sont encore plus divisés sur le terrain de la foi, sans que cette scission les empêche de serrer leurs rangs en cas de danger et de combattre unis. Mais que font les statistiques hongroises des milliers de Magyars orthodoxes et uniates qui sont en réalité autant de Roumains, de Ruthènes, de Croates, de Serbes ou même de Szeklers assimilés ? Les considère-t-on comme des Magyars pur sang ou bien doute-t-on de leur... homogénéité ? M.R. s'aventure ensuite à parler de la diversité anthropologique des Roumains. A-t-il réfléchi d'abord à l'effroyable brassage de races dont son peuple est issu ? Il y en a peu en Europe qui puissent se targuer d'une ascendance si enchevêtrée, comme il y en a peu dont l'essentiel du mélange anthropologique se réduise à tout au plus deux races comme c'est le cas des Roumains¹. Voilà donc une autre information donnée à la légère qui échappe à M.R. ! Ce n'est pas de cette manière qu'on établit sa réputation scientifique ! Le grief de l'inégalité de l'index de croissance (7—8 % chez les Roumains du plateau transylvain et de fréquents déficits chez ceux du Banat) n'est pas plus fondé. Sans compter que la variation de l'excédent naturel des natalités sur une certaine aire ne peut pas être un indice de hétérogénéité ethnique, ce phénomène s'explique tout d'abord par le mauvais exemple des peuples vivant sur le même sol (Saxons, Souabes, Hongrois) ; on sait, d'ailleurs, qu'un nombre restreint d'enfants révèle d'ordinaire un état économique florissant. Qu'on jette un regard sur ce qui se passe dans ce domaine chez la plupart des nations occidentales ; leurs statistiques abondantes permettent de contrôler nos dires. Le fait n'a rien d'anormal, mais M. R., qui voit tout en noir dès qu'il s'agit des Roumains, n'en est pas à un oubli près.

Libre à chacun d'interpréter à sa guise les réalités qui se déroulent sous ses yeux, mais qu'il ne prétende pas alors faire de la science. Ce n'est pas ainsi, surtout, qu'on écrit les articles destinés à l'information de l'étranger, ceux notamment qui doivent paraître dans des revues d'une certaine tenue. La „*Revue d'histoire comparée. Études hongroises*”, dont on inaugure une nouvelle série après vingt ans d'activité d'une première période, voudrait apparemment être de ce nombre. Qu'elle veille donc davantage aux articles qu'elle accueille. Il est regrettable que M.R. ait employé en pure perte un temps précieux, mais il n'a

¹ Voir N. A. Rădulescu, *Anthropologie rasială și antropogeografie* (Anthropologie raciale et anthropogéographie), *Bul. Soc. Rom. Regale de Geografie*, LIX, 1940 et N. A. Rădulescu, *Unitatea antropogeografică a României* (L'unité anthropogéographique de la Roumanie), Bucarest 1943.

rendu par ses pages aucun service à la science sereine — la seule qui soit — ni peut-être à la cause magyare. Des „études” comme la sienne sont toujours des armes à double tranchant....

Vintilă Mihăilescu

FR. RAINER et I. SIMIONESCU, *Sur le premier crâne d'homme paléolithique trouvé en Roumanie, Annales de l'Académie Roumaine. Mémoires de la section scientifique*, III-e Série, Tome XVII, Bucarest 1942, pp. 489—503, avec 8 fig. et 4 pl.

Il faut attirer l'attention des savants sur ce crâne paléolithique, vue la rareté de pareils restes, non seulement en Roumanie, mais dans tout le Sud-Est européen. Le crâne a été découvert dans la grotte de Cioclovina (dép. de Hunedoara), connue aussi par d'autres trouvailles archéologiques, dans la couche de culture appartenant fort probablement à l'*aurignacien*. Le crâne de Cioclovina appartient à un représentant typique de la race *Homo sapiens diluvialis*. Il offre d'intéressantes affinités avec l'*Homo neanderthalensis* du paléolithique inférieur, ce qui rend fort précieuse la contribution de cette découverte de Roumanie — unique dans son genre jusqu'à présent — à la solution du problème des races dans le paléolithique. En ce qui concerne les „gravures” des parois de la grotte de Cioclovina, elles sont dues à la fantaisie de la nature et ne peuvent être attribuées à l'homme paléolithique.

D. Berciu

GIACOMO DEVOTO, *Die Indogermanen auf den Balkan, Forschungen und Fortschritte*, vol. 18, n^{os} 21—22 du 20 juillet — 1-er août 1942, pp. 213—214.

L'auteur, professeur à l'université de Florence, publie le résumé de ses communications traitant du même sujet, tenues à Tübingen et Göttingen en janvier 1942. Ses constatations sont tout particulièrement intéressantes pour nous, car elles viennent de la part d'un philologue et se réfèrent à un problème d'actualité de la préhistoire du Sud-Est européen — problème que les archéologues ont essayé de résoudre, autant que leurs découvertes l'ont permis. Nous ne sommes pas — dès le début — d'accord avec l'auteur qui croit que les découvertes préhistoriques sont muettes en ce qui concerne l'interprétation historique, réservée à la seule philologie. L'on connaît cependant les efforts et les résultats plus que satisfaisants auxquels la Préhistoire est arrivée au sujet de la patrie et du mouvement des Indo-européens. G. Devoto parle de „Hügelgräberkultur” en Bulgarie. Nous devons pourtant rectifier qu'il s'agit d'une civilisation néo-énéolithique des tells (Tell-Kultur) du type de Gumelnitza, qui couvrait tout le territoire depuis les Carpathes méridionaux jusqu'en Macédoine, tandis que la „Hügelgräberkultur” est une civilisation de l'époque du bronze de l'Allemagne du Sud, qui s'est ensuite étendue vers l'Orient.

La Péninsule Balkanique n'a pas été la patrie des Indo-européens. Ils sont venus plus tard dans cette partie de l'Europe. Mais, constate Devoto, certaines relations ont pu exister même avant entre les Indo-européens et le Sud-Est de l'Europe. Ainsi, c'est par l'entremise de cette région que le mot sumérien *urud*, qui a donné en vieil allemand *raudo* et ensuite *Kupfer* = cuivre, ainsi que *Astor* et *Stern* du sumérien *Ištar* (déesse) ont pénétré dans le monde indo-germa-